

Errants et fugitifs

Norbert Czarny

Dans la brusque accélération qu'a connue l'Histoire après 1989, on a très vite oublié les exilés, les traqués et tous les morts d'un siècle qui en a connu beaucoup. Il revient aux écrivains d'arrêter l'horloge et de donner à tous ceux qui ont souffert la sépulture que donnent les mots. C'est le projet d'un livre comme Séfara.

Antonio Munoz Molina

Séfara

trad. de l'Espagnol par Philippe Bataillon

Seuil

Le mot "livre" convient davantage que roman. Il donne l'idée du long travail qui l'a précédé. Munoz Molina a porté *Séfara* pendant des années et le texte était à peine écrit que de nouvelles rencontres, des témoignages à peine entendus venaient l'alimenter, comme si l'écriture ne pouvait s'arrêter.

Livre donc, comme "Livre du souvenir" (1), ces ouvrages collectifs écrits par les survivants pour rappeler ce qu'était telle ou telle communauté juive, avant la Shoah. Dans le cas qui nous occupe, le souvenir est celui de ceux qui fuient, de ceux qui se cachent ou qui attendent le petit matin, telle Evguenia Guinzbourg, comme elle l'écrit dans *Le vertige* : "L'attente d'un désastre inévitable est pire que le désastre lui-même". Quelques figures historiques jalonnent le récit de Munoz Molina. Celles de Kafka et de sa fiancée Milena, celle de Margarete Buber Neuman, arrêtée par Staline et livrée par ses sbires aux hitlériens, celle de Victor Klemperer reclus dans les ruines de Berlin, prisonnier de la peur et de la haine, celle de Jean Améry et de Primo Levi, d'autres encore. La réalité du XXe siècle est là, semblable à la hache imaginée par Perec.

Ces noms célèbres qui traversent les pages, qui hantent les nuits d'insomnie du narrateur ne sont pas les seuls à tisser la trame des récits. Munoz Molina, puisque auteur et narrateur semblent souvent, ici, ne faire qu'un, évoque d'autres rencontres, de celles que l'on fait dans les trains ou les bars de Madrid et d'ailleurs. Ces récits longuement écoutés, parfois rendus tels quels, sans que les effets de style du romancier ne les transforment, font la matière de ce beau livre. L'adjectif n'est pas de trop. Le romancier espagnol a cette forme de générosité qui rend confiance dans les pouvoirs de la littérature. Il accueille et restitue ces récits oubliés, ces "romans" qui disent un siècle de haine et de mort, un siècle d'espoir et de désillusion. On est loin avec lui de cette prose confinée dans laquelle l'exhibition de ses petits malheurs sexuels ou mondains suffit à faire un roman. On est dans le vaste monde, à Tanger ou Copenhague, à Narva, tout près du cercle polaire, lors d'un bal donné par les occupants nazis.

Le chapitre intitulé "Narva" est peut-être le plus fascinant. Non qu'il se lise indépendamment des seize autres, mais s'il fallait ouvrir une porte pour entrer dans *Séfara*, ce pourrait être celle-là. L'auteur tient l'histoire de son ami José Luis Pinillo. A vingt ans, passionné par Brahms et par la philosophie allemande, il a cru que l'Europe naîtrait à Berlin, dans le Reich. Il s'est retrouvé devant Leningrad, puis en Estonie, dans les rangs de la Légion Azul, envoyée par Franco à son ami Hitler pour combattre le bolchevisme. Un soir, le jeune idéaliste voit défiler dans les rues de Narva une armée de cadavres. "Judens" annonce méprisant un de ses

compagnons, un officier de la Wehrmacht qu'il admirait jusque là. La connotation donnée au mot "Juif" fait basculer le jeune intellectuel. Pinillo entre ensuite dans une salle de bal et tombe amoureux d'une femme rousse, aussi belle que désespérée. Il danse avec elle. Il n'aura de cesse de la revoir, tout au long de son existence. Elle lui a révélé en valsant, son secret. Il vivra pour rendre leur mémoire aux morts dont elle aurait pu être, à tous ces "morts qui lui parlent, exigent de lui qu'il témoigne de ce qu'ils ont vécu et subi [...]".

On se gardera bien de raconter d'autres épisodes de ce grand livre. Toutes se font écho pour dire ce qu'est l'absence au monde, le silence, cette invisibilité dont parle Munoz Molina à propos de Willy Münzenberg, génie de la propagande communiste de l'entre deux guerres, dont il a appris l'existence en lisant Koestler et François Furet : "le fait que cet homme ait un jour existé est aussi étrange que le constat du fait qu'il ne reste presque aucune trace de sa présence en ce monde". On ne sait qui a tué le propagandiste. Les staliniens le traquaient avec autant d'obstination que les nazis. Il était trop brillant, trop intelligent pour qu'on le laisse se pavaner dans sa superbe automobile en compagnie de sa trop belle compagne. Ce que l'on n'a en effet cessé de traquer dans ce siècle passé plus que dans les précédents, c'est l'intelligence et la beauté : Milena Jesenska et les poètes russes.

Mais on trouve aussi dans *Séfara*, dans l'histoire d'anonymes, toute une existence enfouie, méprisée ou brisée. C'est celle des drogués de Chueca, quartier populaire de Madrid, celle, entre bouffonnerie et souffrance, de la soeur Marie de Golgotha, à l'allure de phthisique, dont la passion sexuelle "embourrique" Matéo Zapaton cordonnier, frère de la confrérie locale, et grand amateur de femmes devant l'Eternel. C'est aussi celle de cette jeune femme, dont le père militant communiste est parti avec les Républicains en URSS. Il n'a rien laissé, sinon une boîte remplie de lettres et de photos, seul héritage qu'elle attende tout au long de son existence. Quand elle apprendra de sa mère ce qu'a été ce père, cette attente prendra un autre sens. Et que dire de Monsieur Salama, l'infirmier de Tanger dont les sœurs et la mère sont mortes à Auschwitz ? Son récit est l'un des plus émouvants du livre et on voudrait en citer des pages entières.

Parce que les belles pages ne manquent pas dans *Séfara*, des pages qui touchent et donnent à penser, des pages à relire. Munoz Molina évoque ces voyages en train lors desquels on lit ou, comme c'était autrefois le cas quand on se faisait face, on se racontait des histoires. Les voyages ont changé de nature et avec eux les histoires. On n'a plus guère de chance de rencontrer une Shéhérazade, communiste convaincue, qui vous racontera ses errances jusqu'au fond de la Sibérie, ou un Ayala lisant Proust dans la Pampa qu'exilé espagnol, il traverse pendant des heures. Le monde se réduit à quelques images en noir et blanc.

Séfara est une histoire longue de cinq cents ans, commencée à Tolède dit en substance un personnage au narrateur. C'est une histoire aux fils entrelacés qui pourrait

s'écrire en ladino, en hongrois ou en roumain. Elle est complexe, multiple. Contrairement à ce que voudraient les procureurs du XXI^e siècle, qui confondent rêveurs et assassins dès qu'on aborde les utopies, Munoz Molina ne juge personne et condamne encore moins. Un ancien franquiste et une *pasionaria* communiste qui croit vraisemblable le complot des blouses blanches s'y côtoient, trouvent leur voix. Seul reste à l'écart le vieux nazi réfugié en Andalousie qui agonise dans les plis rouge et noir d'un drapeau porteur de haine. Alors le fantastique irradie, brûle, l'écriture développe des visions d'horreur et l'on sort de ces pages comme d'un cauchemar.

Dans le dernier chapitre, l'auteur découvre l'Hispanic Society de New York, et erre dans les cimetières, se rappelant les tombes des oubliés de toutes sortes. C'est ainsi qu'il faut lire *Séfarade*, comme on lit des noms sur les tombes pour leur rendre justice en les prononçant à voix haute.

1 Voir sur ce sujet le livre de Itshak Nibortski et Annette Wieworka dans la collection Archives Gallimard.

Antonio Munoz Molina, Séfarade, traduit par Philippe Bataillon, Seuil éd., 480 p., 22 euros